

Kim O'Bomsawin, réalisatrice de *Je m'appelle humain*

Catherine Lemieux Lefebvre

Volume 39, numéro 1, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94561ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemieux Lefebvre, C. (2021). Kim O'Bomsawin, réalisatrice de *Je m'appelle humain*. *Ciné-Bulles*, 39(1), 30–36.



Photo: Christine Mushi

Entretien Kim O'Bomsawin, réalisatrice de **Je m'appelle humain**

« Je m'étais donné pour mission de faire un film qui allait plaire à Joséphine et à la nation innue. »

CATHERINE LEMIEUX LEFEBVRE

Détentrice d'une maîtrise en sociologie, c'est par le biais du cinéma que la militante Kim O'Bomsawin a choisi de mettre en lumière les réalités des Premiers Peuples. Par sa pratique, la cinéaste d'origine abénaquise s'inscrit dans une volonté de valoriser les récits positifs et inspirants afin de déboulonner des préjugés établis au fil du temps et qui perdurent encore. En 2014, elle réalise **La Ligne rouge** dans lequel elle s'intéresse aux jeunes hockeyeurs issus des Premières Nations. Sa pratique se teinte d'un caractère plus incisif et dénonciateur avec **Ce silence qui tue**, en 2018, alors qu'elle creuse la question des femmes autochtones disparues et assassinées. Dans son nouveau long métrage documentaire, **Je m'appelle humain**, elle plonge dans l'univers de la poétesse Joséphine Bacon, une Innue au parcours hors du commun qui a choisi de combattre l'oubli d'un peuple un mot à la fois. Entretien généreux avec une cinéaste engagée qui révèle que le septième art peut se faire poésie afin de saisir la beauté et les douleurs d'une nation à travers le regard modeste d'une femme.

Ciné-Bulles: Dans votre travail de documentariste, vous faites souvent la lumière sur les communautés autochtones, sur les cultures des Premières Nations. Joséphine Bacon s'est présentée ou imposée à vous comme sujet de votre film?

Kim O'Bomsawin: J'étais en train de tourner **Du Teweikan à l'électro** avec Terre Innué, une boîte avec laquelle j'entamais une nouvelle collaboration, et les deux producteurs m'ont dit qu'ils avaient fini par convaincre Joséphine de faire un film sur elle, avec elle, et qu'ils aimeraient que ce soit moi qui le réalise. Évidemment, j'ai été honorée. C'était une femme que je connaissais de réputation, que j'avais déjà croisée, mais qui ne me connaissait pas. Je savais l'envergure et l'importance qu'elle avait pour la communauté des Premiers Peuples. Ce que je n'avais pas imaginé, c'était à quel point les gens, autochtones comme non-autochtones, l'appréciaient. Je n'avais pas saisi à ce moment comment ce film allait nous amener vers de grands universaux et qu'il aurait une belle vie. Au fil de nos rencontres pour entamer le processus de scénarisation, j'ai souvent dû rappeler à Joséphine la pertinence de faire un film sur elle parce qu'elle continuait de douter de l'intérêt du projet. Elle m'a dit qu'elle ne voulait pas que ce soit un film sur elle, mais sur et avec les gens qu'elle aime. Joséphine est très humble, elle dit toujours que ce sont les vieux les vrais poètes. C'est la mission que l'on s'est donnée: faire un film sur son œuvre et donc, un film sur ses poètes, sur ses vieux.

On y découvre en effet Joséphine par le biais des gens qui lui sont chers. Et s'il s'agit d'un portrait de Joséphine Bacon, c'est aussi une forme mosaïque dans lequel le spectateur navigue entre les gens qui l'ont influencée et qui ont été importants pour elle. Comment avez-vous réussi à adapter cette forme pour bien la représenter, elle, mais aussi ces autres personnes?

Je dis toujours que ce film a été le plus facile à réaliser de ma carrière. Je me suis laissée porter par Joséphine. Joséphine est fantastique, mais pour moi, c'est une passeuse, c'est comme ça qu'elle se perçoit aussi. Elle est une courroie de transmission. Elle ne se met jamais au centre, au contraire, elle nous amène dans son monde. C'est un film sur Joséphine, certes, mais c'est davantage sur un peuple, sur le lien au territoire — parce que le territoire pourrait être un grand personnage dans ce film — et donc sur toutes ces personnes qui ont

eu une influence dans sa vie. Mais elles ne sont pas toutes là, évidemment.

Le documentaire s'inscrit dans un rapport affirmé au territoire. On y suit les traces de Joséphine qui y chemine, que ce soit lorsqu'elle arpente les trottoirs de Montréal ou encore les berges de la Côte-Nord. D'ailleurs, dans un poème que l'on entend dans le film, elle mentionne qu'elle a « usé sa vie sur l'asphalte », elle nomme les montagnes, le portage, le Nutshimit, « Les terres intérieures » en innu... Le territoire est indissociable de Joséphine Bacon, tout comme il l'est de votre film.

Ce film, je voulais vraiment le penser avec Joséphine. Elle est comme une aînée pour moi, quand elle me fait une recommandation ou une suggestion, je l'écoute, d'abord pour qu'elle soit heureuse, parce que je veux qu'elle aime son film, car il n'y en aura pas d'autre, mais aussi parce que je suis partie de la matière première qu'est son œuvre. Quand on lit sa poésie, on ne peut pas la dissocier du territoire. C'est une nomade, elle aime tous ces territoires qui la définissent. Il y a Montréal bien sûr, avec son asphalte, qu'elle ne hait pas par ailleurs. Elle est très attachée à sa vie montréalaise, tout autant qu'elle se dit Innué. Dans le processus de recherche, je lui avais demandé: « Si tu devais choisir une place dans le monde où tu n'es jamais allée, ce serait où? » Elle a répondu que ce serait dans le Nutshimit. Jusque-là, en lisant sa poésie, j'avais eu l'impression qu'elle avait passé sa vie dans le bois, mais elle n'a jamais vécu le mode de vie de ses ancêtres. J'ai alors compris que pour elle, c'est à travers l'oralité, les récits, qu'elle avait toujours vécu le Nutshimit. Ce voyage au cœur de la toundra, c'était un lieu incontournable où se rendre — pas simple et assez dispendieux pour un budget documentaire —, mais pour nous, ça a été aussi le voyage d'une vie.

Joséphine est fantastique, mais pour moi, c'est une passeuse, c'est comme ça qu'elle se perçoit aussi. Elle est une courroie de transmission. Elle ne se met jamais au centre, au contraire, elle nous amène dans son monde. C'est un film sur Joséphine, certes, mais c'est davantage sur un peuple, sur le lien au territoire — parce que le territoire pourrait être un grand personnage dans ce film — et donc sur toutes ces personnes qui ont eu une influence dans sa vie.

Vous avez tourné à Montréal et au Nutshimit, à plusieurs centaines de kilomètres de la métropole. Et votre film aborde de nombreux pans de la vie de Joséphine Bacon. Des sauts géographiques et temporels. Comment avez-vous réussi à structurer le film avec de tels écarts lors du montage?

J'ai travaillé au montage avec un ami, Alexandre Lachance, qui a beaucoup d'expérience et qui en a vu d'autres. Il vous dirait la même chose que moi : qu'il avait lui aussi peur du film parce qu'il reconnaissait la responsabilité que cela représentait. Finalement, tout s'est fait comme un enchaînement tellement logique. Je voyais vraiment l'ensemble comme une série de tableaux, une œuvre dont le moteur, bien sûr, était la poésie. On allait passer d'un poème à l'autre et ces poèmes nous guideraient à travers les thèmes. C'était du moins l'idée de départ et tout a super bien fonctionné. Les poèmes ont imposé le rythme du montage, mais il y a tout de même un fil conducteur. On ne fait pas que passer d'un chapitre à l'autre. Il y a une suite logique dans tout ça. Quand tu pars d'un matériau aussi intéressant, riche et poignant, tu as envie de te gâter!

La poésie habite votre documentaire, que ce soit de façon directe, quand on y entend les poèmes, mais il y a aussi une poésie qui imprègne plus largement la forme de votre film que ce soit la musique, les images du territoire, qui offrent des moments de silence, de temps qui passe... Quelle était votre démarche pour réussir à transmettre cette poésie par l'image et le son, en plus des mots?

Je suis toujours très touchée quand on reconnaît qu'il y a du lyrisme dans le film en plus de la poésie de Joséphine. Je me disais qu'il fallait que le film soit à la hauteur de son écriture. Je suis un public difficile pour la poésie, ce n'est pas mon dada, mais j'adore celle de Joséphine. Je trouve qu'elle est simple, accessible, que tout le monde peut la lire. Donc, on essayait de faire de la magie avec l'image et la musique. J'ai été exigeante envers moi-même et envers tout le monde. Ils ont tous embarqué dans ce projet avec leur cœur. La direction de la photographie était assurée par Hugo Gendron et Michel Valiquette et ils avaient toujours un grand souci esthétique. Je pense que Joséphine rend les gens qui l'entourent meilleurs.

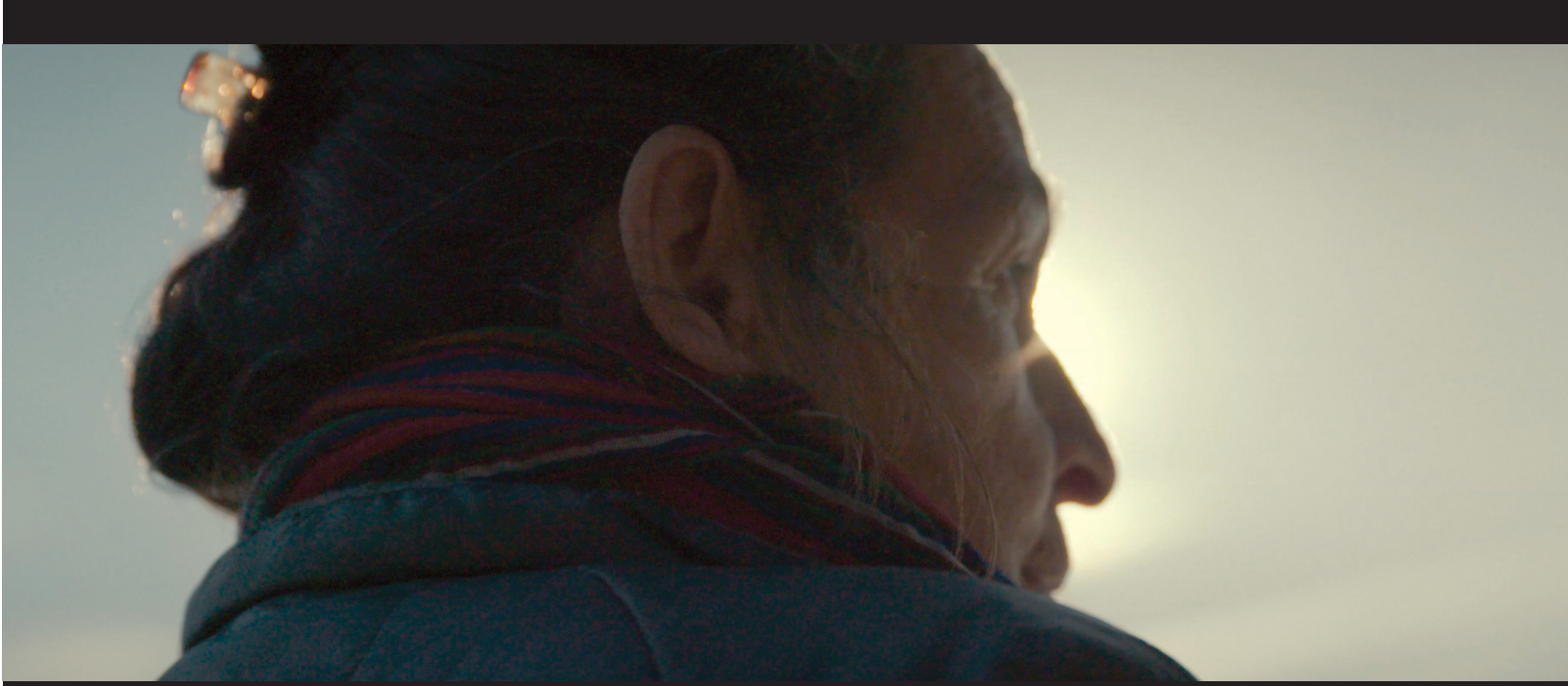
Le documentaire commence avec la projection de films d'archives, que visionne, entre autres, Joséphine

Bacon, et d'autres archives ponctuent le film. Elles permettent d'associer un visage aux noms qui sont mentionnés, Mathieu André par exemple, mais aussi d'illustrer des souvenirs des pensionnats et de suivre la trace des ancêtres. Pourquoi ces images occupent-elles une place aussi importante?

Parce que les vrais poètes, ce sont les ancêtres. Les Innus ont eu la chance d'avoir vu le cinéaste Arthur Lamothe consacrer des décennies, avec passion, à documenter leur réalité et à faire des films ethnographiques. C'est un peu aride à regarder — je m'en suis tapé des *rushes* d'Arthur Lamothe! —, mais ça donne un matériau extraordinaire que l'on ne retrouve pas pour les autres Premières Nations. Dans le film, l'utilisation de ces images permet de redonner une juste place aux ancêtres qui sont le fondement de l'œuvre de Joséphine, de les ramener en quelque sorte à la vie. Ce sont des gens à qui l'on a peu donné la parole. Et je n'ai pas trouvé de meilleure façon de parler des pensionnats. Évoquer ce sujet en se servant de la force des archives permet de passer du contenu de façon moins didactique et de mieux faire comprendre aux spectateurs ce que ces gens ont vécu, sans tomber dans le cliché ou la victimisation. Je vois cela comme un travail d'éducation populaire. Joséphine a apprécié que l'on fasse de la place aux archives. Il y a une scène où Joséphine regarde des archives, mais elle les a toutes visionnées avec nous, c'était beaucoup d'émotions pour elle de replonger là-dedans.

Joséphine Bacon est une femme aux multiples facettes: elle est poétesse, documentariste, anthropologue, interprète, assistante de recherche, c'est une voix innue de plus en plus importante... Comment avez-vous choisi ce qui devait être mis de l'avant dans le documentaire?

Je n'ai pas réussi à montrer toutes les facettes de Joséphine. Ce n'était d'ailleurs pas l'objectif que je m'étais donné. Je voulais présenter l'humain derrière le nom. En ce moment, ce qu'elle fait le plus, c'est de la poésie. Elle est d'ailleurs principalement connue pour cela. Mais c'était important pour elle que l'on fasse voir d'autres facettes de sa personnalité. Il y a donc ce segment avec Sylvie Vincent, l'anthropologue, qui a probablement été l'une des personnes les plus importantes dans la vie de Joséphine parce qu'elle l'a sortie de la rue et lui a donné son premier boulot comme assistante de recherche. On voit aussi Joséphine dans son





Trois moments du film **Je m'appelle humain**. De haut en bas, Joséphine Bacon en compagnie des poétesses Marie-Andrée Gill et Laure Morali, et au micro de *Plus on est de fous, plus on lit* sur les ondes de Radio-Canada Première.

Les proches de Joséphine prennent souvent la parole pour amener des angles de discussions, de réflexions. Ils sont un peu votre relais comme réalisatrice parce qu'ils ravivent des souvenirs qui font jaillir des informations de ces discussions. Est-ce que cette façon d'accéder à Joséphine permettait d'avoir une autre approche, une certaine proximité qui n'aurait pas été possible autrement?

Joséphine sait comment réaliser un film, si bien qu'elle s'autoréalisait souvent. Avant de commencer à filmer, je lui disais comment je voyais la scène et quel était l'objectif. Lorsqu'on tourne avec monsieur et madame Tout-le-Monde en documentaire, il faut intervenir, diriger les discussions pour qu'il se passe quelque chose, mais Joséphine était toujours consciente de la raison de sa présence. Elle le savait très bien et elle se servait des différents lieux. À un moment donné, nous sommes dans une maison et il y a une très grande photo sur un mur, une magnifique image d'une famille innue qu'elle connaissait, car elle avait probablement interviewé tout le monde. Rapidement, elle a utilisé cet élément et je me suis dit que je n'avais rien à faire. C'est ce que j'aime beaucoup faire dans mes documentaires, limiter au minimum les entrevues de type « têtes parlantes », m'organiser pour que le propos passe de façon plus organique entre les humains qui sont devant moi. Parfois, j'interviens et je demande aux gens d'expliquer entre eux ce que je ne comprends pas bien. Au final, j'espère que ça rend le truc un peu plus dynamique.

J'aimerais que nous parlions de la présence de Marie-Andrée Gill dans votre film, elle y occupe une place centrale. Elle côtoie d'abord Joséphine Bacon lors d'une présentation à la BANQ, mais elle l'accompagne aussi sur la Côte-Nord. Sa présence fait naître des images fortes dans le documentaire, entre autres, lorsqu'elle transporte Joséphine sur son dos. Cette présence s'est-elle imposée dès le départ? Qu'a amené la complicité de ces deux femmes à votre film?

rôle de réalisatrice quand on montre des passages du **Petit Grand Européen**. C'est quand même quelque chose, une femme innue qui choisit de consacrer son premier film à un Européen qui s'était installé à Baie-Johan-Beetz, dans sa Côte-Nord à elle. Cela en dit long sur sa capacité à tendre la main à l'autre. On n'a pas pu mettre autant de gens dans le film que ne l'aurait souhaité Joséphine, mais je pense que les personnes les plus importantes, les grands jalons de sa vie sont là.

Joséphine est toujours dans cette volonté de transmettre, parce que sa tête est pleine de récits, de mots... Elle se sent vieillir et elle est dans l'urgence. On aurait pu l'illustrer de plusieurs manières dans le film. Puis, il y a eu ce tournage à la BANQ, pour lequel on m'a un peu forcé la main. Je ne voulais pas aller tourner une conférence dans une bibliothèque... Je leur ai dit qu'on le ferait,

mais que ce ne serait peut-être pas dans le film. Finalement, la séquence est importante parce qu'elle introduit Marie-Andrée. Je trouvais ça tellement fantastique, cette complicité entre ces deux femmes. Je me suis dit: « C'est elle! » Je ne savais pas qui elle était, j'avais seulement entendu son nom, mais c'était elle que je souhaitais dans le film, et personne d'autre, je la trouvais extraordinaire. On a décidé de l'amener dans le Nutshimit. Joséphine et elle se connaissaient bien, mais elles n'étaient jamais parties en voyage de poésie ensemble. Ça a été un coup de foudre réciproque. Évidemment, le moment où Marie-Andrée prend Joséphine sur son dos est *stagé*, tout le monde aura compris que c'est moi qui l'ai demandé pour les bienfaits du film. Mais c'est ce qu'elle a fait pendant tout notre séjour là-bas. On voit Joséphine en béquilles, elle ne l'a pas portée réellement, mais c'est elle qui en a pris soin tous les jours. Marie-Andrée, pour moi, est dans la même communauté d'esprit que Joséphine. La même générosité, la même authenticité, la même humilité chez une jeune femme et chez une aînée.

Il y a des moments où elles regardent longuement la rivière en espérant voir des caribous, d'autres où vous captez uniquement du silence alors qu'elles se tiennent la main. Est-ce que vous croyez que ces moments naissent du rapport entre ces deux femmes, de leur coprésence?

Non. Je pense que les moments ont pu exister grâce à la magie du territoire et à l'aspect sacré de ce lieu que l'on a tous ressenti. Je ne suis pas une personne très spirituelle, je me tiens loin de tout ce qui est ésotérique, je suis toujours un peu sceptique. Mais là, on a tous vécu quelque chose d'un peu mystique dans ce lieu où l'on sentait l'esprit des ancêtres. Et puis, pour une jeune femme comme Marie-Andrée, qui est Innue, qui a été coupée de sa langue, qui n'a pas pu l'apprendre, cela a été un grand moment. C'est ce qui a fait qu'il y a eu de la magie entre ces deux femmes, dans cet endroit. À part le moment où Marie-Andrée porte Joséphine sur son dos, je n'y suis pour rien. Je n'ai pas manipulé les gestes, ce sont vraiment des gestes d'amitié et d'affection réelle entre elles.

Le documentaire trace un portrait intimiste de Joséphine, mais il ouvre sur des questions plus vastes associées à une certaine identité autochtone, à une histoire des Premiers Peuples: le rapport identitaire et culturel, la perte et la réappropriation

de cet héritage, les pensionnats, la disparition des modes de vie ou même une forme d'exil... Lorsque vous avez entrepris la préparation du projet, vouliez-vous explorer ce côté engagé, souhaitiez-vous le capter?

Oui, j'avais un dessein caché que je n'avais pas mentionné à Joséphine. À cause de mes études en sociologie, il y a longtemps que j'avais compris à quel point les pensionnats avaient été dévastateurs pour les Premiers Peuples. On le sait, ce n'est plus à démontrer. Mais chaque fois que j'en parlais avec Joséphine, elle me disait qu'elle ne souhaitait pas aborder la question, qu'elle laissait ce sujet aux autres, car pour elle les pensionnats avaient été positifs. Quand tu côtoies Joséphine, tu vois rapidement qu'il y a certains aspects de sa vie qui sont beaucoup plus sombres qu'elle ne veut le dire. Je ne voulais pas l'obliger à me parler de quelque chose contre son gré, mais cela me semblait important, car elle a tout de même passé 13 ans au pensionnat. Mais Joséphine est incapable de voir la noirceur. Cela dit, je l'ai quand même challengée. Finalement, Marie-Andrée est allée là où je n'ai pas pu aller. À la fin du tournage, c'est comme si Joséphine avait eu une révélation et qu'elle avait été capable de dire que les pensionnats avaient peut-être eu un impact négatif dans sa vie.

Le film est ponctué de rires, d'éclats de joie spontanés chez plusieurs personnes. C'est un documentaire qui exhale la joie de vivre, malgré les blessures qu'ont pu vivre les Premiers Peuples et qui sont aussi ancrées dans le parcours de Joséphine Bacon. Est-ce que vous souhaitiez mettre en valeur ce ton, l'adopter dès le départ ou est-ce une forme de gaieté qui s'est imposée en cours de route?

Je pense que nous sommes comme cela à la base. C'est ce que je constate. Je suis Abénaquise, donc je fais partie de ce groupe, mais je fais aussi partie de cette société occidentale. J'ai vécu et grandi à Montréal, donc forcément j'ai un peu un regard extérieur. Depuis 10 ans, je me promène dans les communautés et ce que je vois, ce n'est pas ce que l'on dépeint dans les médias. Je vois des gens qui rient, des festins, de la solidarité, du plaisir, de la fierté... Je vois des drames aussi, mais ce n'est jamais ce qui ressort entre nous. Dans mes films, c'est toujours ce que j'essaie de montrer, parce que je suis écœurée de l'image que l'on transmet de nous. Je pense que si l'on nous redonnait notre dignité, si l'on nous percevait tels que nous

sommes, comme des peuples vraiment résilients, drôles, gentils, pacifistes et solidaires, les gens auraient plus envie de venir vers nous et d'apprendre à mieux nous connaître. C'est à la base de tout ce que je fais, même à travers les enjeux les plus sombres que j'ai abordés, comme les femmes autochtones assassinées ou disparues. Mais ici, on se retrouve avec Joséphine qui a des lunettes roses, qui refuse de se laisser miner par la colère, qui préfère aller de l'avant et être heureuse dans la vie. Je trouve que c'est une très grande leçon à retenir.

*Parlant de leçon, votre film a joui d'une belle visibilité dans plusieurs festivals au Canada ces derniers mois. Quel parcours aviez-vous imaginé pour votre documentaire? Qui voulez-vous atteindre et quelles traces souhaitez-vous laisser avec **Je m'appelle humain**?*

Quand je débute un film, je ne pense pas à son parcours. Je m'étais donné pour mission de faire

un film qui allait plaire à Joséphine et à la nation innue. C'était une grande ambition que celle de plaire à Joséphine! Puis, on a commencé à faire le montage et l'on a réalisé que l'on avait du beau matériel, il y avait quelque chose. Quand le film s'est mis à voyager dans des festivals au Canada anglais, je me demandais s'il susciterait un intérêt parce que c'est un film où la langue est vraiment importante. Joséphine a cette façon de parler français qui est tellement magnifique et qui permet de s'attacher très vite à elle. Je ne savais pas si cela fonctionnerait avec les sous-titres pour les poèmes... Et à ma grande surprise, dans tous les festivals anglophones où l'on est allés, on a gagné le prix du Meilleur documentaire canadien. Je suis très fière, parce qu'on a réussi à surpasser la barrière de la langue. Je trouve que ça en dit long sur la personne qu'est Joséphine et sur les grands universaux de sa poésie. **EB**

